



**HAL**  
open science

## L'usage de la photographie dans les publications de l'Inra : des regards pour l'histoire

Odile Maeght-Bournay

► **To cite this version:**

Odile Maeght-Bournay. L'usage de la photographie dans les publications de l'Inra : des regards pour l'histoire. Producteurs d'images, 18, Editions INRA, 192 p., 2018, Archorales, 2-7380-1411-9. hal-02787560

**HAL Id: hal-02787560**

**<https://hal.inrae.fr/hal-02787560v1>**

Submitted on 5 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



ODILE MAEGHT-BOURNAY

L'USAGE DE LA  
PHOTOGRAPHIE DANS LES  
PUBLICATIONS DE L'INRA :  
DES REGARDS POUR L'HISTOIRE

Dans la démarche scientifique empirique, l'importance de la vue et de l'observation s'est faite de la photographie une alliée inespérée<sup>1</sup>. Elle a rendu visible ce qui ne l'était pas, a assuré « la pérennité de l'éphémère »<sup>2</sup>, a permis la mise en image du monde et aidé à en découvrir les lois universelles. Attrayante, séduisante, intrigante, ou encore convaincante, la photographie comme outil opératoire du scientifique est aussi devenue un outil pour communiquer sur la science. Mais la photographie « scientifique » n'a pas l'exclusivité dans les discours sur la science. D'autres viennent donner corps à l'activité scientifique quand elle veut se raconter, se faire connaître, se faire comprendre. Qu'il s'agisse des lieux de production scientifique, avec les laboratoires et les paillasses, avec les bâtiments et les salles de réunions, qu'il s'agisse des acteurs de cette production, avec les blouses blanches, les tenues ouvrières ou les costumes des chercheurs en représentation, la photographie met en scène la science « en train de se faire » dans toutes ses dimensions. Enfin, jamais déconnectées des enjeux sociaux, économiques et politiques de leur temps, les institutions scientifiques sont des espaces de rencontre et de confrontation, que la photographie saisit également.

Or l'image est, pour les historiens, une véritable trace du passé, c'est-à-dire une source. « Est document toute source d'information dont l'esprit de l'historien sait tirer quelque chose pour la connaissance du passé humain », a pu ainsi écrire l'historien Henry-Irénée Marrou en 1954<sup>3</sup>. Tons et couleurs dominantes, sujet, facture, cadrage, mise en scène... la photographie, et l'image en général, sur laquelle invariablement l'œil se pose en premier, indique une époque parce qu'elle en adopte pleinement les codes, et c'est dès le premier regard que le lecteur peut dater un document illustré. Au-delà de cette perception immédiate, rechercher les conditions de la production d'une image, les intentions qui lui sont attachées, interroger son usage dans les documents du passé, tout cela fait partie des tâches de l'historien.

Notre propos ici concerne l'usage de la photographie dans les publications, non pas spécifiquement scientifiques, mais à l'usage de communication interne et externe de l'Institut national de la recherche agronomique. Dès ses premiers rapports annuels d'activité en 1946, certes très modérément au début, l'Inra a mobilisé ce média pour communiquer sur ses activités. C'est de l'utilisation de la photographie dans la communication de l'Inra dont il est question ici, par l'analyse de publications institutionnelles majeures, dont certaines oubliées aujourd'hui. Elles sont précieuses pour l'historien car elles témoignent de moments historiques de l'évolution de l'Inra, et présentent de plus des photographies légendées et contextualisées, formant un fonds historique quantitativement et qualitativement très riche, avec notamment des clichés pour beaucoup introuvables ailleurs. Le corpus utilisé pour notre analyse couvre la période allant des années 1960 au milieu des années 2000, c'est-à-dire à partir du moment où l'Inra, après quinze années d'expansion, entreprend un véritable travail de communication institutionnelle pour donner résonance à ses travaux scientifiques, jusqu'au passage à la photographie numérique et à la généralisation de l'utilisation des nouvelles technologies de communication. Il est constitué de deux périodiques, le *Bulletin de l'Inra* (1962 à 1978) et *INRA mensuel* (1982 à 2006), de documents anniversaires (20<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup> anniversaires) et d'un rapport d'activité (1987).

<sup>1</sup> Sicard Monique, La photographie scientifique, les académismes et les avant-gardes, *Alliage*, n°39, juillet 1999.

<sup>2</sup> Roullier André, La querelle de la photographie, Dans : La photographie à la frontière de l'art et de la science, *Impact science et société*, n°168, 1992, Éditions Unesco, page 304.

<sup>3</sup> Marrou Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Seuil, 1954, pages 73 et 74.

## LES ANNÉES 1960 ET 1970 : L'INRA ET L'ÉLAN MODERNISATEUR DE L'AGRICULTURE À TRAVERS LA PHOTOGRAPHIE

Au début des années 1960, l'Inra compte plus de 3 000 employés, dispersés sur le territoire national. Raymond Février, chercheur des premières heures de l'Inra en production porcine<sup>4</sup> et alors Inspecteur général de la recherche agronomique, c'est-à-dire avec des fonctions de direction scientifique, souhaite mettre en œuvre des actions de communication aussi bien à destination des personnels de l'Institut, qu'à l'adresse de ses partenaires politiques, administratifs et professionnels. La composante interne de cette communication prend forme en 1962 avec le premier numéro d'un périodique, le *Bulletin de l'Inra*. La composante externe n'arrive qu'en 1966 avec la parution d'un volumineux ouvrage à l'occasion du vingtième anniversaire de l'Inra, opération renouvelée cinq ans plus tard pour son vingt-cinquième anniversaire. Entretemps, à partir de 1968, Raymond Février confie le tout nouveau service de presse à Bertrand-Roger Lévy<sup>5</sup>, jusqu'alors responsable au moulin de la Minière à la fabrication d'aliments composés pour les besoins des recherches zootechniques de Jouy-en-Josas. Déjà un parcours singulier, comme on en verra beaucoup dans le domaine de la photographie et de la communication à l'Inra. À la demande de Raymond-Février, Bertrand-Roger Lévy s'occupera de la réalisation du *Bulletin de l'Inra* à partir de 1972.

### ► MONTRER LES LIEUX DE L'INRA ET SES BÂTISSEURS : LE BULLETIN DE L'INRA

Le *Bulletin de l'Inra* paraît de novembre 1962 jusqu'en 1978, pour un total de 96 numéros. Le rythme de publication est variable : de deux à dix numéros par an, avec une parution plutôt dense dans les années 1965-1975. Le public visé est principalement les cadres scientifiques de l'Institut. Le bulletin est envoyé à l'adresse personnelle de chaque scientifique et de chaque ingénieur de l'Inra, mais aussi à chaque station Inra pour mise à disposition de l'ensemble du personnel. Dans l'éditorial du premier numéro, Henri Ferru, directeur de l'Inra, souligne que ce périodique n'est ni un espace de publication scientifique, ni un organe de communication administrative ou officielle ; il doit créer du lien : « FAIRE SAVOIR à l'intérieur de notre Maison ce qui s'y passe, sur le plan des recherches, de l'organisation, du développement, de l'orientation, comme d'ailleurs sur le plan amical, diffuser les nouvelles vraies, chasser les fausses, éviter ainsi de mettre à vif des systèmes nerveux délicats, est œuvre aussi difficile que nécessaire : notre Maison est en effet désormais grande et dispersée. (...) Du stade « Familial », où chacun connaissait tout le monde, l'Inra est passé à un stade « Industriel » où tout le monde ignore chacun. (...) Quant à moi, qui parle si souvent de la « Famille Inra », qui voudrais voir cette Famille dans le présent et dans l'avenir toujours plus unie, je me félicite de cette heureuse initiative et souhaite Bon succès à votre Bulletin de liaison. »

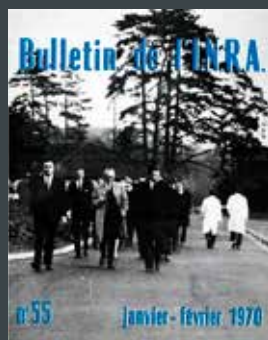
Les articles du *Bulletin* sont rédigés dans un style proche du reportage, sur un mode plutôt informatif, et sans signature d'auteur particulier. Il fournit des éléments factuels sur la vie institutionnelle de l'Inra (notes de service, comptes-rendus sommaires de réunions, informations sur les ressources humaines, sur les budgets, les échanges internationaux...) Il annonce ou rend compte de colloques scientifiques, de publications, et comporte aussi des textes thématiques visant à nourrir la réflexion des chercheurs : extraits de débats à l'Assemblée nationale, extraits d'articles de fond..., avec une ouverture internationale marquée. La lecture du *Bulletin de l'Inra* permet de saisir les intentions des instances de direction de l'Inra, et ce qui a semblé important au point de devoir être partagé par tous : partager des informations, créer une connaissance et une vision communes, ferments d'une culture propre.

La maquette initiale est des plus sobres : document ronéotypé, sans aucune illustration. Les pages internes du périodique resteront en noir et blanc sur toute la durée de sa parution, avec quelques titres en couleur cependant. La première photographie arrive avec le numéro 19 du *Bulletin* (novembre 1965), à l'occasion d'un court reportage sur l'inauguration le 9 octobre 1965 du laboratoire-étable de radiobiologie appliquée de Jouy-en-Josas, aussi désigné sous le vocable expressif « d'étable atomique », construit et équipé avec le prestigieux CEA<sup>6</sup> et l'Inra, pour une utilisation à frais communs par les deux organismes. Avec le numéro 25 de septembre-octobre 1966, la photographie, toujours en noir et blanc, arrive en couverture : en l'occurrence, elle représente les bâtiments du centre Inra de Colmar. Par la suite, les couvertures représentent quasiment exclusivement des centres Inra ou des groupes de personnalités politiques ou scientifiques extérieures à l'Institut en compagnie de responsables de l'Inra, ou encore des paysages ruraux. À partir du numéro 36, de février 1968, la photographie de couverture est, sauf rares exceptions, de pleine page. À l'intérieur du *Bulletin*, et comme en couverture, les photographies sont en très large majorité des photographies « politiques » (groupes de personnalités Inra et extérieures, prises lors d'inauguration ou de visite de stations), et des clichés de centre Inra. Nous trouvons également des clichés relatifs à des colloques, des réunions diverses,

<sup>4</sup> R. Février, 2001, *Archorales*, tome 6.

<sup>5</sup> Voir : B.-R. Lévy, 1998, *Archorales*, tome 2, ainsi que sa courte biographie en page 12 du présent tome.

<sup>6</sup> Commissariat à l'Énergie atomique.



Entre 1970 et 1975, la reproduction en couverture des *Bulletin de l'Inra* de visites de personnalités de tout premier plan intervient dans une période où la désaffection de la recherche dans les politiques publiques engage l'Inra dans des années difficiles\*. L'Inra ne cesse alors de rappeler ses résultats scientifiques et ses acquis. Et c'est en partie « sur le terrain », dans les laboratoires et les installations pilotes, au contact des chercheurs, en région parisienne ou « en région », ou encore lors de salons, que s'incarne la stratégie d'influence de l'Inra vis-à-vis des milieux politiques et de la haute administration.

Ainsi le 12 janvier 1970, J. Duhamel, ministre de l'Agriculture, visite le Centre national de recherches zootechniques de Jouy-en-Josas (*Bulletin de l'Inra* n°55 janvier-février 1970). Accompagné par la figure historique de l'Institut, J. Bustarret, le ministre est instruit par les scientifiques les plus renommés de l'Inra de l'époque des recherches en cours et des installations phares telles que la laiterie expérimentale. L'Inra est alors en pleine rigueur budgétaire et le temps n'est pas aux louanges, mais à l'exposé par le ministre de ses insuffisances : ses travaux doivent déboucher plus efficacement, grâce à des contacts plus intenses avec une profession agricole alors très influente sur les orientations de politique agricole.

À l'occasion de la nomination de M. Cointat comme ministre de l'Agriculture, la couverture du n°62 de janvier 1971 reprend un cliché de 1965, où figurent G. Pompidou, E. Pisani et M. Cointat, alors respectivement Premier ministre, ministre de l'Agriculture et directeur de la production et des marchés du ministère de l'Agriculture, en visite à la laiterie expérimentale de Jouy. Diplômé de l'Agro Paris comme la grande majorité des cadres de l'Inra, M. Cointat a été, sous l'autorité d'E. Pisani, un acteur majeur du « front moderniste » associant les « jeunes agriculteurs » du CNJA et le pouvoir gaulliste. L'Inra est invité à y contribuer pour soutenir par la recherche une politique productiviste. Quant à la laiterie expérimentale, elle restera longtemps un lieu très prisé par l'Institut pour recevoir des personnalités, comme par exemple M. d'Ornano, ministre de l'Industrie et de la Recherche : la couverture du n°85 (septembre-octobre 1974) le présente attentif aux explications de G. Mocquot, figure majeure des recherches en technologie laitière.

La visite du ministre de l'Agriculture J. Chirac sur le premier stand Inra au Salon de l'agriculture fait la couverture du n°77 de mars-avril 1973. Désormais, ce stand sera un passage obligé, au moins des tutelles de l'Inra. Autre salon, autre ministre, avec le n°79 de juillet-septembre 1973. Ici, J.-M. Soupault, directeur général de l'Inra depuis 1972, accompagne J. Charbonnel, ministre du Développement industriel et de la Recherche. Ils se tiennent sur le stand Inra du salon « Innova 73 », 1<sup>ère</sup> exposition de l'Innovation et des produits nouveaux. La rhétorique de l'innovation irriguée en effet depuis la fin des années 1960 les discours des politiques scientifique et industrielle. L'Inra peut y mettre en avant ses propres innovations comme l'ultrafiltration du lait, innovation phare reprise avec constance par la communication de l'Institut.

En 1975, R. Février est nommé directeur général de l'Inra à la suite de J.-M. Soupault. Il est présent, avec J. Poly, directeur général adjoint chargé des questions scientifiques, aux côtés d'H. Curien et de B. Grégory sur la couverture du *Bulletin* de mai-août 1975 (n°88), relative à une visite au Centre national des recherches forestières de Nancy-Amance. H. Curien est alors délégué général à la recherche scientifique et technique (DGRST), après avoir dirigé le CNRS de 1969 à 1973\*\*, poste auquel B. Grégory lui a succédé. Durant la décennie 1960, la DGRST, concrétisation du volontarisme gaullien dans le domaine de la recherche scientifique et technique, a été d'une importance primordiale pour la recherche française, notamment à travers les « actions concertées ». Mais à l'heure de cette visite à Nancy-Amance, la DGRST a perdu de son influence politique, remise en cause dès 1969 par le pouvoir pompidolien qui favorise l'innovation industrielle et une conception privée et compétitive de la recherche. R. Février, très bien introduit à la DGRST, continue cependant de plaider la cause de la recherche agronomique auprès d'H. Curien.

\* Voir : Cornu P., Valceschini E., Maeght-Bourmay O., *L'histoire de l'Inra, entre science et politique*, Éditions Quæ, 2018, 464 pages.

\*\* Sur H. Curien, voir le numéro spécial de la revue *Histoire de la recherche contemporaine*, « Hubert Curien, une vie pour la recherche », 2016, tome V, n°2.

des départs à la retraite, bref, tous les événements publics qui rythment la vie scientifique et sociale d'un collectif de chercheurs. Au total, la collection complète du *Bulletin de l'Inra* a aussi abouti à constituer un fonds volumineux de photographies légendées et contextualisées, d'une valeur considérable pour la mémoire et l'histoire des faits et événements, des lieux et personnalités de l'Inra.

Ce sont donc les hommes et les lieux qui animent visuellement le périodique. Il donne à voir un Institut en pleine expansion territoriale. En effet, à partir des années 1960, à la demande des ministres de l'Agriculture et dans le cadre du quatrième Plan (1962-1965) et du cinquième Plan (1966-1970), l'Inra se décentralise<sup>7</sup>. Les effectifs et les investissements dans les deux centres nationaux « historiques » (agronomie à Versailles, zootechnique à Jouy-en-Josas) sont limités au profit de l'installation de nouveaux centres en province (à Clermont-Ferrand ou à Tours, par exemple, pour les recherches zootechniques et vétérinaires) ou l'extension de centres existants (Dijon par exemple, pour des recherches intéressant les industries agricoles et alimentaires et des recherches en économie rurale notamment). Le nombre important de photographies concernant les centres et stations Inra, et notamment leur inauguration, rend compte de cette croissance territoriale de l'Inra et de son implantation dans tous les territoires de France et d'Outre-mer, au plus près des agricultures régionales. Les photographies du *Bulletin de l'Inra* mettent en scène également les alliances et les proximités établies dans ces deux décennies par l'état-major de l'Institut avec la fine fleur du monde politique national et régional : visites de ministres, de Préfets, d'élus locaux... La frontière entre science agronomique et politique publique est poreuse, l'agriculture est une priorité nationale et les agriculteurs constituent un enjeu électoral majeur. Le *Bulletin de l'Inra* le confirme sans cesse à ses cadres et à ses personnels : l'Inra est au service de l'intérêt national, des agricultures dans les régions, du développement scientifique et technique des agriculteurs...

#### ► IMAGER LA RECHERCHE AGRONOMIQUE : LES PREMIERS ANNIVERSAIRES DE L'INRA

À l'occasion de son 20<sup>e</sup> anniversaire en 1966<sup>8</sup>, l'Inra publie un ouvrage illustré, à faible tirage<sup>9</sup>. Il en existe deux éditions. L'une de 436 pages comprend une quarantaine de contributions, rédigées par les principaux responsables de la hiérarchie scientifique de l'Inra qui s'attachent à marier l'expression d'une dévotion à la résolution des problèmes agricoles à l'expression d'un haut niveau scientifique. Dans une partie intitulée « *Orientation. Résultats. Perspectives de la recherche agronomique* », ils exposent, par grands domaines, les principaux thèmes de recherches, les principaux acquis scientifiques et leur utilité pour le secteur agricole. L'autre édition est identique<sup>10</sup>, mais augmentée de 121 pages, réunies dans une rubrique « Documentation technique », au vrai un ensemble d'annonces et de publicités d'instituts techniques et d'entreprises des secteurs agricole et alimentaire, probablement présents ici à titre de sponsor.

L'ouvrage est abondamment illustré, de schémas et tableaux (une petite quarantaine) et surtout de photographies (environ 265 clichés), la plupart en noir et blanc mais nous trouvons également quelques planches de photographies en couleur. Si une petite vingtaine de clichés sont purement ornementaux (paysages, animaux de ferme, destinés simplement à rappeler l'ancrage des travaux de l'Inra dans une réalité agricole et rurale), les photographies restantes nous parlent de l'Inra et de ses travaux. Une vingtaine présente des sites Inra ; d'autres clichés, une petite centaine, présentent des dispositifs expérimentaux (champs, serres, poulaillers, table chirurgicale pour porcins, par exemple) tandis que plus de cent clichés sont des prises de vue à commenter, à interpréter (microphotographies par exemple).

Changement de public, changement d'objectif donc par rapport au *Bulletin de l'Inra* dont il est contemporain, avec une opération de communication institutionnelle qui se place résolument sur le plan de la recherche : ses dispositifs, ses moyens, ses techniques, ses résultats et son utilité opérationnelle. Dans les laboratoires, les champs, les forêts, les étables, l'Inra n'a de cesse d'explorer le vivant et de produire les outils de son pilotage. Loin d'une visée commémorative, ce sont les avancées de vingt années de sciences agronomiques qui sont ici célébrées. La somme est impressionnante, pour un Institut de recherche qui rassemble en 1966 plus de 5 000 personnes, dont 755 chercheurs et près de 1 500 ingénieurs et techniciens. Vingt ans seulement après sa création, l'Inra peut faire valoir une masse de travaux considérables et de belles réussites. Il en est fier et le fait savoir. La parution de cet ouvrage intervient dans un contexte politique national très favorable à la recherche scientifique, depuis le retour du Général de Gaulle en 1958 et la mise en route d'institutions d'accompagnement pour le développement scientifique (DGRST<sup>11</sup> notamment).

L'ouvrage présente une succession d'articles. Les premiers situent l'Inra dans son environnement social, économique et politique, en décrivant les interfaces de la recherche agronomique française : l'enseignement supérieur (interface avec l'éducation), les services du ministère de l'Agriculture (interface politique), la vulgarisation (interface agricole), les pays en voie de développement (interface internationale). Ces interfaces constituent le lectorat potentiel de l'ouvrage, c'est-à-dire un lectorat averti, auquel on ajoute

<sup>7</sup> Sur les implantations de l'Inra et la décentralisation, voir : Bernard Sauveur, 2017. Localisation du dispositif de recherche de l'Inra, argumentaire et enjeux de 1946 à 2006. *Histoire de la recherche contemporaine*, n° 2017-2., Tome VI, CNRS, à paraître.

<sup>8</sup> Inra, 1966. L'Institut national de la recherche agronomique. Édition du 20<sup>e</sup> anniversaire. 1946-1966. *Regards sur la France*, août-septembre, SPEI Éditeur, 563 p.

<sup>9</sup> Probablement à 212 exemplaires, selon le nombre de tirage indiqué sur l'ouvrage lui-même.

<sup>10</sup> Deux pages sont également consacrées à la présentation de l'Irat (Institut de recherches agronomiques tropicales et des cultures vivrières), et deux autres pages à la Satec (société d'assistance technique pour les pays en voie de développement).

<sup>11</sup> Délégation générale à la recherche scientifique et technique.

les annonceurs-sponsors, peu ou prou très intéressés par les effets du progrès scientifique sur l'amélioration des techniques dans l'agriculture.

Il s'ouvre sur une photographie pleine page du ministre de l'Agriculture, Edgar Faure, auquel fait face le texte de sa préface. Dans ce court texte au ton très utilitariste, le ministre met l'Inra à la place qu'il souhaite lui voir occuper, celle d'un organisme de synthèse et de transfert des connaissances : « C'est le rôle de la recherche agronomique d'assurer, par ses travaux, la transposition dans le monde agricole des données les plus récentes des sciences biologiques, physiques, humaines ». Suit une série de trois avant-propos, agrémentés des photos portraits de personnalités importantes de la politique scientifique, qui livrent des visions complémentaires des multiples « raisons d'être » de l'Inra. André Maréchal d'abord, alors Délégué général à la recherche scientifique et technique insiste sur son caractère scientifique : « Si le but essentiel de l'Inra, organisme de recherche orientée, consiste à apporter aux agriculteurs la maîtrise économique et intellectuelle des travaux dont ils ont la charge, il faut souligner la contribution importante des scientifiques de l'Inra aux travaux de recherche fondamentale ayant trait à tout ce qui touche les mécanismes du fonctionnement des êtres vivants et les relations avec le milieu dans lequel ils évoluent ». Ensuite, le président du Conseil scientifique de l'Inra, Jean Roche<sup>12</sup>, réconcilie les deux visions précédentes en soulignant que « Recherche pure et recherche appliquée sont indissociables, dans le cadre de l'Inra comme elles le sont devenues dans les faits. » Quant à Pierre Piganiol<sup>13</sup>, alors Président du Conseil d'administration de l'Inra<sup>14</sup>, et allié indéfectible de l'Inra, il met l'accent sur la révolution scientifique qu'a connue la science agronomique, passant d'un « empirisme intelligent » à un « haut niveau de compétence et parfois de spécialisation », au service d'un milieu agricole qu'elle contribue à modifier entièrement : « C'est peut-être dans la recherche agronomique qu'apparaît aujourd'hui le plus clairement l'interférence entre une révolution scientifique et une mutation sociologique ». Avec ces différents textes de personnalités éminentes, c'est toute la complexité des missions et du positionnement scientifique de l'Inra entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée/finalisée qui se trouve soulignée.

Dans les articles des chercheurs, la crédibilité particulière de la photographie fait d'elle bien plus qu'un simple élément illustratif éventuellement esthétique : instrument efficace, ici la photographie impressionne, séduit, mais surtout elle prouve et convainc du haut niveau de scientificité de la maison Inra. Des photographies représentant des catégories bien connues du réel (animaux, forêts, plantes, fruits, instruments...) côtoient des prises de vue énigmatiques pour un lecteur non spécialiste (prises de vue à travers un microscope par exemple). Dans les deux cas, c'est bien la brève légende ou le commentaire un peu plus élaboré qui va donner à l'image le statut de « scientifique », balayant du même coup l'illusion d'une compréhension immédiate de la photographie.

La plupart des clichés ont certainement été pris dans le cadre de travaux de recherche, au cours desquels ils ont été perçus comme un instrument fiable restituant la réalité et même parfois plus, lorsqu'ils donnent à voir ce que l'œil nu ne permet pas d'observer. Ainsi, d'outil opératoire d'interprétation et de reconstruction du réel, répondant aux exigences - au même titre que le texte courant - de précision, de véracité et d'objectivité, la photographie est dans cet ouvrage un vecteur de communication.

D'autres clichés donnent à voir les dispositifs matériels et les hommes de science en action. Hautement symbolique, la blouse blanche est associée dans l'imaginaire commun à l'activité scientifique, et là se forme l'image du modèle recherche/expérimentation, structurant pour l'Inra depuis sa création en 1946 : la recherche agronomique ne se joue pas que sur des paillasse de laboratoire, elle a besoin de champs, d'animaux, de lacs, de forêts. Dans cette veine, il nous faut mentionner la parution en 1973 du document « Recherches en productions animales »<sup>15</sup>, dont les hors-textes font la part belle aux photographies de dispositifs d'expérimentation animale, montrant sans ambages la prégnance du modèle recherche/expérimentation sur lequel s'est fondé l'Inra.

Un second opus anniversaire de l'Inra est publié pour son 25<sup>e</sup> anniversaire<sup>16</sup> chez le même éditeur et de même facture que le précédent. L'ouvrage comprend 376 pages sur l'Inra et ses recherches, suivies de 121 pages d'annonceurs. Dans sa préface, le ministre de l'Agriculture Michel Cointat, « compagnon de route » de l'Inra depuis les années Pisani, présente l'Inra comme un grand organisme de recherche de renommée internationale, mais également comme au service de la politique agricole : « Je sais pouvoir compter sur la collaboration des chercheurs pour que leurs travaux facilitent la mise en œuvre de la politique agricole définie par le Gouvernement. Grâce à leurs efforts, je peux espérer que nous arriverons à créer une agriculture prospère, dont le maintien est essentiel à notre civilisation ». Jean Bustarret, directeur de l'Inra et sa figure scientifique tutélaire, souligne à la fin de son introduction que « dans un pays où l'industrialisation s'accélère, la Recherche agronomique peut encore jouer un rôle capital pour la solution de certains problèmes majeurs de notre temps ». Entre la parution de l'ouvrage de 1966 et celui dont il est question ici, les conditions d'exercice de la recherche se sont modifiées sous le double effet de la montée d'une contestation sociale

<sup>12</sup> Par ailleurs Recteur de l'Académie de Paris.

<sup>13</sup> Pierre Piganiol, par ailleurs Conseiller scientifique de la Société Saint-Gobain.

<sup>14</sup> Il le sera de 1964 à 1971.

<sup>15</sup> Inra, 1973. Recherches en productions animales, *Regards sur la France*, SPEI Éditeur, 274 p.

<sup>16</sup> Inra, 1972. L'Institut national de la recherche agronomique. Édition du 25<sup>e</sup> anniversaire. 1946-1971. *Regards sur la France*, mars, SPEI Éditeur, 376 p.

sur l'idée de la science comme moteur du progrès économique et social, et de la fin de la « lune de miel »<sup>17</sup> entre le savoir et le pouvoir : l'année 1967 est la dernière année où le budget consacré à la recherche scientifique enregistre une croissance notable par rapport à l'année précédente<sup>18</sup>. Dans cet ouvrage, l'usage de la photographie est analogue à celui de l'ouvrage précédent. Mais deux chapitres sont désormais en tête d'ouvrage, avec des photographies appropriées, qui montrent clairement les thématiques émergentes et, aussi, les priorités de l'Inra en ce début des années 1970 : d'une part, protection et aménagement du milieu, étude des nuisances et des pollutions ; d'autre part, la modernisation de l'alimentation et l'innovation dans les industries agricoles et alimentaires.

## LES ANNÉES 1980 : LA PHOTOGRAPHIE, SUPPORT DE LA CULTURE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

Après la politique scientifique volontariste du général de Gaulle entre 1958 et 1968 et les incertitudes des années 1970, une politique scientifique ambitieuse est proposée par la gauche lors de l'élection de François Mitterrand en 1981. En clôture du « Colloque national Recherche et Technologie » de 1982, Jean-Pierre Chevènement, ministre de la Recherche et de la Technologie, s'exprime sur ce que l'on appellera désormais la Culture scientifique et technique : « Le savoir scientifique et technique reste encore trop souvent l'apanage d'une minorité éclairée. Il faut intégrer, grâce au développement de la formation, de l'information et de l'animation scientifique et technique dans la culture. (...) C'est au prix d'une vaste entreprise de diffusion du savoir (...) que nous pourrions faire reculer certains préjugés contre la science et la technologie, tenir en lisière les mouvements anti-science et mettre en mesure les citoyens de mieux cerner l'importance des enjeux scientifiques et technologiques. » Dans cette perspective, qui sera également fortement soutenue par Hubert Curien<sup>19</sup>, les organismes de recherche doivent être acteurs de cette diffusion.

### ► PHOTOGRAPHER POUR PARTAGER LA RECHERCHE : INRA MENSUEL

En 1982, Jacques Poly, PDG de l'Inra, crée la Direction de l'information et de la valorisation (Div). Cette Direction regroupe les activités de documentation, publications, animation culturelle scientifique et technique, valorisation, dans la lignée des souhaits du Colloque et de la Loi d'orientation et de programmation sur la recherche<sup>20</sup> de 1982. Une dynamique d'une ampleur nouvelle pour l'Inra s'enclenche dans la perspective de renouveler voire de donner une réelle « image de marque » à l'Institut. Le changement du logotype de l'Inra s'inscrit dans cette logique, pour lequel une étude démarrée dès juin 1982 aboutit en 1983 : le losange d'origine est remplacé par une image circulaire où figurent des brins verticaux qui rappellent des épis de blé bien réguliers. Finie désormais la prolifération de logotypes plus ou moins révisés selon les besoins ou les fantaisies des centres ou des départements de recherche : l'image de l'Inra doit être unifiée pour être réellement lisible par ses partenaires. L'harmonisation des pratiques touchant l'information et la communication dans l'Institut et vers l'extérieur passe quant à elle par l'adoption des premières « chartes » : charte de la documentation, charte de l'action culturelle scientifique et technique, par exemple.

En ce qui concerne la communication interne, l'Inra crée en 1982 un poste nouveau au sein de la Div pour réaliser un bulletin interne, *INRA mensuel*, dont le numéro zéro paraît en juin 1982, et qui sera porté par Denise Grail<sup>21</sup>. Envoyée au domicile de chaque agent Inra, sans oublier les retraités et les laboratoires associés et partenaires de l'Inra<sup>22</sup>, cette revue ne veut pas être, selon la décision de Jacques Poly, une publication « de la direction ». Elle est placée sous la houlette d'un comité de lecture « dont la composition traduisait de la manière la plus étendue possible tout ce que représente l'Inra »<sup>23</sup>. Cela s'exprimera notamment par le choix de ne publier d'« Éditorial » qu'aux moments essentiels et non systématiquement.

La maquette d'*INRA mensuel* évolue au fil du temps. D'abord bicolore, la revue est illustrée par des gravures et de rares photographies souvent à peine plus grosses qu'un timbre-poste, elle prend quelques couleurs avec le n°36 (mars 1988), mais sans évolution significative de maquette. Un changement plus radical s'opère avec le n°40 (novembre 1988) : on trouve désormais de multiples photographies (dont une en pleine page de couverture à partir du numéro 41), reproductions d'œuvres d'art, dessins. Nouveau changement de maquette en 2002 (n°113), avec un logo Inra qui se fait plus discret, et toujours de nombreuses illustrations et photographies.

L'essentiel de la conception d'*INRA mensuel* est exprimé dès le numéro 0 et rétrospectivement dans le dernier numéro de la revue (n°128, automne 2006). L'objectif de ce périodique est doublement ambitieux. Il doit informer les personnels de l'Inra de ce qui concerne la vie institutionnelle, juridique, sociale, de

<sup>17</sup> Salomon Jean-Jacques, *Science et politique*, Seuil Collections « Esprit », 1970, 407 pages, page 345.

<sup>18</sup> Le basculement se produit avec le budget 1968 (préparé en 1967 donc avant les événements de mai 1968) et les suivants, qui maintiennent un faible accroissement d'un budget sur l'autre.

<sup>19</sup> Voir : Dossier « Hubert Curien. Une vie pour la recherche ». *Histoire de la Recherche contemporaine*, 2016, Tome V, n°2, CNRS Éditions.

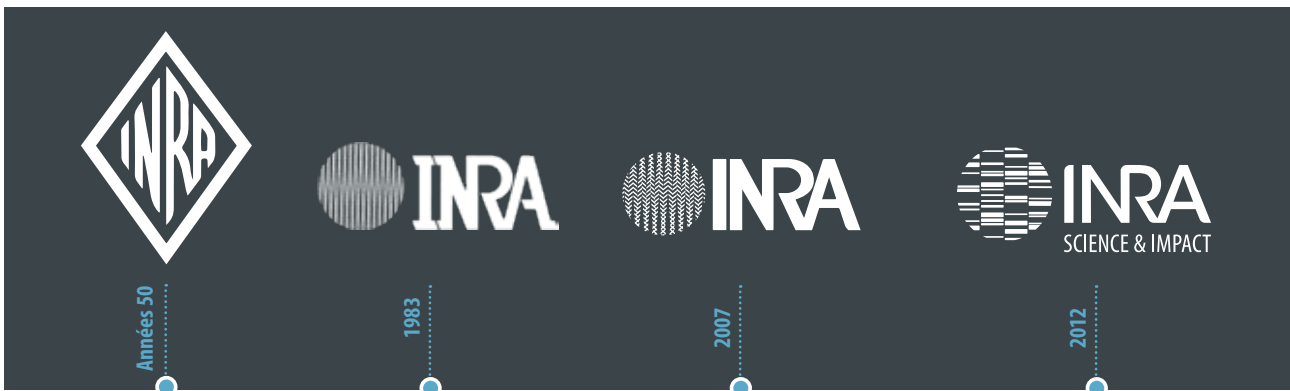
<sup>20</sup> Voir : Jean-François Théry et Rémi Barré, 2001, « La loi sur la recherche de 1982. Origines, bilan et perspectives du « modèle français » ». Éditions Quæ, coll. Sciences en questions, 140 pages.

<sup>21</sup> Voir le portrait de Denise Grail dans le présent tome en page 64.

<sup>22</sup> « Le point sur *INRA mensuel* » dans le numéro 108 (janvier 2001) de la revue. Le dernier numéro de la revue (numéro 128, automne 2006) est l'occasion de préciser le tirage de la revue (12 500 exemplaires), ainsi que sa diffusion : à tous les agents Inra, à 990 retraités et à 1 160 structures et personnes extérieures.

<sup>23</sup> « Le point sur *INRA mensuel* » dans le numéro 108 (janvier 2001) de la revue.





l'établissement, en relayant des informations pratiques et concrètes émanant de la direction générale, des directions scientifiques et parfois des centres de recherche. Il veut aussi communiquer, dans le sens où « Il ne s'agit pas d'une information à sens unique mais d'un processus d'échange où chacun est source et utilisateur d'informations qui se développent, s'enrichissent les unes par les autres en allers et retours multiples. (...) [la revue] échange des éléments de connaissance que n'expriment pas les résultats de la recherche : lien entre la recherche et la société, au travers de la culture, histoire des sciences, interrogations d'où naissent les recherches, questions que font naître les résultats ou les échecs ». <sup>24</sup>

Christian Herrault, directeur de la Div, explique <sup>25</sup> bien que la communication dont il est question ne consiste pas simplement à donner une image positive de l'Inra auprès du public, ni même à diffuser ses résultats et donner à voir leurs impacts : « Toute véritable politique de communication suppose que soit effectué un travail en profondeur qui interroge les individus comme les groupes sur leur identité. Elle suppose, peu ou prou, la constitution progressive d'une « mémoire collective », d'une « culture commune » qui seules permettront que la communication ne se réduise pas en une succession d'informations isolées, et finalement souvent inutilisables ». Une démonstration de cette volonté de forger une « mémoire collective », est l'effort accompli pour livrer l'histoire des centres Inra dans les 25 premiers numéros de la revue (centre de Jouy (numéro zéro), centre de Lusignan (numéro 1), centre d'Antibes (numéro 2)... de domaines expérimentaux (« 30 ans de recherche à la Fage » n°22 de septembre 1995), ou sur le domaine du Haras-au-Pin pour 40 ans d'histoire (tiré à part 1996), ou encore Bourges (dossier de janvier 2004).

Les personnels de l'Inra sont sollicités pour écrire dans la revue, et c'est par un travail de fond avec le personnel de la Div que les textes qui, dans leur première version sont souvent difficiles de lecture, peuvent devenir accessibles à tous <sup>26</sup>. Ce travail de lisibilité est d'autant plus nécessaire qu'assez rapidement, INRA mensuel est diffusé à l'extérieur de l'Inra (autres organismes de recherche, centres culturels, ambassades de France dans divers pays, divers ministères). L'usage de la photographie dans INRA mensuel est tout à fait différent de ce qui a été observé dans le Bulletin de l'Inra. À peine quelques clichés « politiques » demeurent, les stations et centres Inra font l'objet de quelques prises de vue, mais la place qui leur est accordée est faible en comparaison avec celle accordée dans le périodique précédent. Ici, à partir de 1988, les photographies communes d'animaux, de paysage, dominant, avec timidement au début puis tout à fait franchement des photographies « scientifiques ». La maquette joue désormais avec les effets de taille de ces instantanés : de petits et dans la marge jusqu'à la pleine double-page. Les couvertures sont particulièrement soignées, et le périodique en est fier au point d'en proposer une rétrospective avec le numéro 125 ; la diversité des sujets traités par le périodique émane de ce patchwork.

Denise Grail, responsable du périodique, situe clairement l'orientation prise <sup>27</sup> : « (...) à propos de la politique d'illustrations dans INRA mensuel : celle-ci s'attache, en accord avec les responsables de la photothèque, à des images significatives scientifiquement, bonnes techniquement et belles. Les images ne sont pas seulement choisies pour illustrer, mais aussi pour donner une respiration, amener des résonances, évoquer un dessin ancien, donner envie de lire lorsque l'on feuillette ; elles viennent du sujet même, mais ce lien n'est pas immédiat ou mécanique ». « Ni immédiat, ni mécanique »..., ainsi se trouve soulignée la question de l'intentionnalité du choix des photographies : si certains clichés sont de façon évidente reliés au contenu de l'article (que la photographie représente une catégorie bien connue du réel ou que, moins immédiatement, elle prenne son sens grâce à une légende), d'autres ont un lien plus subtil avec le contenu du texte qu'ils illustrent. Un bel exemple de cette dernière catégorie de clichés nous est donné en pages 2 et 3 du numéro 100 (janvier-mars 1999) : une page de texte sur l'installation d'un comité d'éthique et de précaution à l'Inra (Comepra) a pour vis-à-vis une photographie en pleine page d'une « Maison de la parole » (Toguna) Biandagara, Pays Dogon, région de Mopti (Mali), sans autre commentaire que cette courte légende. Or, « En pays dogon, le toguna (l'arbre à palabre en pays malinké) est une institution traditionnelle qui permet la réconciliation des règles coutumières et religieuses dans le plus grand respect. Ce toguna, sous forme de hangar est construit à la hauteur de la taille des protagonistes assis et qui leur permet de discuter sans agitation <sup>28</sup>, » <sup>29</sup>

<sup>24</sup> Inra, Direction de l'information et de la valorisation. Second compte-rendu annuel d'activités. Juin 1983-Mai 1984, 48 p. (p. 14).

<sup>25</sup> Inra, Direction de l'information et de la valorisation. Second compte-rendu annuel d'activités. Juin 1983-Mai 1984, 48 p. (p. 5).

<sup>26</sup> Inra, Direction de l'information et de la valorisation. Troisième compte-rendu annuel d'activités. Juin 1984-Mai 1985, 50 p. (p. 44).

<sup>27</sup> INRA mensuel, n°69, mai 1993.

<sup>28</sup> L'homme agité se leverait et se cognerait la tête...

<sup>29</sup> Dakouo Ambroise, Kone Youssouf et Sanogo Idrissa (2009). *La cohabitation des légitimités au niveau local : Initiative transversale, de l'inclusivité institutionnelle au pluralisme juridique*. Rapport d'étude/ARGA-Mali, Bamako, 29 pages, page 13.

L'usage photographique d'INRA *mensuel* est riche de milliers de photographies et remarquable de diversité. Tantôt partie intégrante ou bien illustration du propos scientifique tenu dans le texte courant, tantôt ornementale, tantôt suggestive avec une intentionnalité à deviner ou à inventer, la photographie est ici utilisée pour des usages multiples. Nous sommes en présence d'une collection créée par un service de communication, qui consacre des moyens spécifiques pour la communication interne. Choisie avec soin et professionnalisme, attractive par son esthétisme ou son mystère, la photographie participe à la construction d'un discours de partage : partage des résultats scientifiques de la maison Inra, mais aussi partage de la curiosité intellectuelle qui anime les agents de l'Institut.

### › L'INRA RACONTE SON HISTOIRE : ACTEURS ET TÉMOINS

En 1986, à l'occasion du quarantième anniversaire de l'Inra, quelques illustres personnalités de l'Inra, à la fois responsables scientifiques et dépositaires de sa mémoire pour avoir vécu les temps premiers, prennent la plume. Leurs textes, qui se disent « témoignages », composent un ouvrage mémoriel de facture modeste, de 160 pages réalisé par la Direction de l'information et de la valorisation et paru en octobre 1986<sup>30</sup>.

Le ton donné par le tableau « La moisson » du peintre flamand Van Oosten (1613-1661) en couverture est clairement agricole. La maquette intérieure et l'iconographie se composent d'une trentaine de gravures de couleur vertes (le vert du logotype de l'Inra) du médecin botaniste italien du XVI<sup>e</sup> siècle au nom francisé de Pierre-André Matthioli, et de photographies en couleur (une trentaine) ou en noir et blanc (une trentaine également). Ajoutons une poignée de cartes, tableaux, dessins. Les dispositifs expérimentaux sont à l'honneur avec vingt-deux clichés, soit environ le tiers des photographies. Si les gravures sont purement ornementales, chacune des photographies en revanche est en lien direct avec le texte dont elles soutiennent la compréhension. Cet usage très utilitariste de la photographie rend cet ouvrage assez proche du « manuel scolaire ». Il s'agit, en se racontant, de *faire comprendre*. De fait, au final, l'ouvrage est une mine d'informations sur l'histoire de l'Inra, par la médiation de textes bien structurés, d'un propos clair et pédagogique qui ne sacrifie pas à la précision.

Chaque auteur est présenté grâce à une courte biographie au début de chaque texte, et qui accompagne sa photographie. Très différent des opus anniversaires précédents, autant dans son style que sur le fond, ici chacun s'attache à témoigner d'une histoire, selon un angle qui lui est propre, mais toujours très instruit des faits et évolutions historiques. Les premiers textes relèvent d'une approche institutionnelle, proposée par trois directeurs de l'Institut : « L'Inra, 40 ans d'histoire » par Jacques Poly (DG et PDG de 1978 à 1989), « Naissance et jeunesse de l'Inra » par Jean Bustarret (DG de 1963 à 1972), « Évolution des structures des orientations » par Raymond Février (Inspecteur général puis DG de 1975 à 1978). Charles Thibault (physiologie animale), chercheur des premières heures de l'Inra, s'essaie ensuite à dévoiler les liens intimes entre recherche fondamentale, recherche finalisée et recherche de synthèse qui sous-tendent l'ensemble des travaux de l'Inra, et qui fondent sa spécificité depuis sa création. Les travaux de recherche sont présentés grâce à sept « histoires-témoignages », très bien documentées. En fin d'ouvrage, une partie intitulée « *Quelques grandes étapes* » présente sur des cartes les localisations successives (1946, 1966 et 1986) des centres et stations de l'Inra, et propose une rétrospective photographique de quelques grands moments des relations extérieures de l'Institut.

INRA *mensuel* présente cet ouvrage dans son numéro 28 en ces termes : « Quarante ans ! C'est un âge où l'on est d'ordinaire en pleine activité, mais où l'on médite déjà sur son passé et où l'on réfléchit surtout à son avenir. C'est une occasion de rappeler l'histoire de l'Établissement, de décrire sa réalité présente, de dresser les perspectives de son futur prévisible ou espéré. Ce premier ouvrage est une biographie assez détaillée de notre Institut, vécue de l'intérieur, par des hommes qui y ont exercé de hautes responsabilités et qui ont incontestablement façonné son image de marque. (...) Chacun des auteurs a sa griffe, son empreinte personnelle, à la relation des faits, à l'évocation des lignes de force des hommes, qui ont accompagné l'évolution de l'Inra et assuré sa renommée ». Ainsi, l'Inra entend livrer ici, pour la première fois, une version propre de son histoire : une (auto-) « *biographie* ».

La dernière et courte partie de l'ouvrage, est un florilège de photographies témoignant des relations entretenues par l'Institut avec le monde politique. L'énumération des personnages ainsi mis en avant est saisissante : Léon Blum, Charles de Gaulle, Georges Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand mais aussi les ministres de l'Agriculture Edgard Pisani, Edgar Faure, Jacques Duhamel, Pierre Méhaignerie, Edith Cresson, Jacques Chirac, Michel Rocard, et autres secrétaires d'État à la recherche, préfets, députés... Dans sa démarche introspective, l'Inra rappelle qu'il est lié à la volonté du politique. Ces clichés fixent une réalité historique : l'Inra s'est construit avec le soutien politique, il est l'expression d'une raison d'État, celle du progrès scientifique et technique au service de l'agriculture, et plus globalement de la société. Cependant, l'Inra ne se risque pas dans cet ouvrage, ni ailleurs, à une histoire de ses rapports avec le monde politique. Tout au plus ici, Jacques Poly l'évoque à la fin de son texte : « L'histoire, « matériau du futur », nous a appris

<sup>30</sup> 1946-1986, 40 ans de recherche agronomique. Inra, Direction de l'information et de la valorisation, octobre 1986, 160 pages.

à travers déboires et déconvenues, succès et enthousiasmes, qu'il faut beaucoup de patience et de volonté pour construire un outil de recherche performant, au blason reconnu. (...) Nous avons la conviction que la cause agro-industrielle sera reconnue, à juste titre, comme une priorité nationale par les pouvoirs publics »<sup>31</sup>.

### › MONTRER L'ABSTRACTION DE LA SCIENCE : LES RAPPORTS D'ACTIVITÉ DES ANNÉES 1980

Si au cours de ses premières années d'existence, de 1946 à 1952, l'Inra s'est astreint à produire un rapport annuel d'activité, il existe ensuite un grand vide jusqu'au début des années 1980. En 1981 et 1982, le service de Presse-Édition-Information publie deux rapports (une vingtaine de pages chacun), puis le relais est pris par la Direction de l'information et de la valorisation qui réalise le rapport d'activité 1985 (89 pages). En 1987, la Direction de l'information et de la communication, publiée, dans la même veine, le rapport d'activité 1987. D'un volume de près de 220 pages, ce rapport d'activité aura été le plus volumineux publié par l'Institut<sup>32</sup>. Le souci esthétique et l'objectif de communication sont omniprésents. L'ouvrage est de belle facture, papier glacé et couleur sont au service d'une image de modernité de la recherche agronomique, de ses objets et de ses enjeux, de ses instruments et de ses résultats scientifiques. Les objets et enjeux sociaux de la recherche agronomique, les aliments, les paysages, l'agriculture, les animaux, les forêts..., sont toujours bien là mais montrés principalement à travers le prisme de la science ou alors des photographies ornementales.

Jacques Poly, PDG, signe dans ce Rapport d'activité 1987 un éditorial au ton fier, résolu et volontaire : « L'Inra affirme (...) une nouvelle stratégie, pour répondre aux défis auxquels nos partenaires économiques seront confrontés dans les prochaines années, pour préparer en même temps l'avenir avec lucidité et obstination, en se dotant d'équipes performantes, capables de générer et de maîtriser les technologies du futur »<sup>33</sup>. Pour l'Inra, devenu une « grande entreprise scientifique », la question n'est pas de survivre, mais de « mériter notre image de marque, justifier les moyens dont nous disposons, expliquer la politique que nous poursuivons ». Ainsi donc, les résultats scientifiques sont largement mis en avant sur quelque 150 pages, et ont statut de preuve de l'ampleur, de la rigueur et de l'utilité des recherches menées par les laboratoires de l'Inra.

La rigueur de la science, la validité et l'intérêt de ses résultats sont portés par de nombreuses illustrations, mais ce sont les graphiques, les tableaux, les schémas et les dessins qui prédominent. La place de la photographie n'est pas restreinte mais mineure : elle représente 45% des hors-textes. Les personnes sont les grands absents de ces clichés, présentes seulement dans deux d'entre eux, au contraire des animaux et autres êtres vivants non humains. L'image du scientifique s'efface derrière le texte et les illustrations démonstratives. En revanche, le chercheur s'impose par sa signature en fin d'article, et par la liste des travaux, avec leurs auteurs et leurs laboratoires ou équivalent (station, unité, etc.), qui ont permis sa rédaction.

Ces articles se veulent accessibles au plus grand nombre et finalement, plus que la photographie, les auteurs mobilisent les graphiques et les schémas, tous deux abondants, pour faire œuvre de pédagogie. En l'espace de 20 ans, si l'on compare cette publication avec l'ouvrage édité pour le vingtième anniversaire de l'Inra, il est net que la vulgarisation de l'utilisation des outils informatiques de traitement des données a modifié non seulement la pratique de la science, mais aussi la façon de la communiquer. La part de la photographie scientifique s'est réduite, au profit de graphiques et de schémas, signes d'une abstraction plus poussée de l'objet de recherche. Travailler à présenter la recherche agronomique n'est pas seulement parcourir champs, étales et paillasse à la main, mais c'est doser un subtil équilibre entre esthétisme photographique et nouvelles formes de représentation du réel. La science, fut-elle agronomique, est objet de représentation abstraite, de modélisation, de calcul...

## LE MOMENT DU CINQUANTAIRE : RAPPELER LE PASSÉ POUR VERSER DANS LE FUTUR

Le début de la décennie 1990 est marqué par une nette intensification de la communication de l'Inra, notamment institutionnelle. Sous l'impulsion de son nouveau président, Guy Paillotin, nommé à l'été 1991, et portée par la directrice de la Dic, Marie-Françoise Chevallier-Leguyader, l'objectif est d'affirmer l'image de l'Institut, notamment à l'occasion des très nombreuses interventions externes du Président qui diffuse « un discours institutionnel nouveau »<sup>34</sup>, en quête d'un contrat social renouvelé : « L'année 1992 est celle de la redéfinition de l'identité de l'Inra (...) [qui] dans l'avenir devra affirmer clairement ses priorités, ses résultats et ses attentes. Pour mener à bien les missions qu'il s'est fixées, il doit s'appuyer sur une image forte, une image de référence, symbole de son originalité, de son dynamisme, de ses compétences. »<sup>35</sup>

<sup>31</sup> *Ibid.* page 13.

<sup>32</sup> Sa réalisation est l'œuvre de la Direction de l'information et de la communication (Dic), née en 1986 de la scission de la Div en une Direction des relations industrielles et de la valorisation (Driv) et en une Direction de l'information et de la communication, les deux Directions étant rattachées à la Direction générale de l'Institut. Cette même année 1987, est publié pour la première fois « Bilan social » de l'Inra (84 pages).

<sup>33</sup> *Rapport d'activité 1987*, Inra, Direction de l'information et de la communication, 1988, 222 pages, page 5.

<sup>34</sup> Inra, Direction de l'information et de la communication (Dic), « Rapport d'activité "Communication 1992" », 22 novembre 1993, 25 pages, page 3 (document dactylographié, archive Inra).

<sup>35</sup> Inra, Direction de l'information et de la communication (Dic), « Rapport d'activité "Communication 1992" », 22 novembre 1993, 25 pages, page 6 (document dactylographié, archive Inra).

Dans cette dynamique, le cinquantième anniversaire de l'Inra est l'occasion d'une intense activité événementielle et éditoriale <sup>36</sup> (une quinzaine de publications), dont deux spécimens utilisent plus particulièrement la photographie : un numéro spécial d'INRA *mensuel* et un livre grand public « Le goût de la découverte. Histoires agronomiques » <sup>37</sup>. Dans ces belles publications, la photographie nous plonge au cœur de la recherche et de ses métiers. Au plus près du vivant comme au cœur de la science, l'impression qui se dégage des clichés choisis pour ces deux publications est pratiquement celle d'une science contemplative. On joue ici avec le caractère photogénique de la recherche agronomique, ce qui la rend très accessible, comme pour signifier que la science progresse certes sans cesse mais que sa trajectoire ne saurait nous faire oublier les fondamentaux sociaux de ses finalités, l'alimentation, l'environnement, l'agriculture.

Le numéro spécial d'INRA *mensuel* <sup>38</sup> mêle reproduction de textes d'archives <sup>39</sup>, témoignages et souvenirs. Il est illustré quasiment exclusivement par des photographies. La couverture se joue d'un contraste, qui en réalité exprime l'étendue des travaux de l'Inra : une « photographie scientifique » de pleine page, représentant la fixation symbiotique de l'azote, sur laquelle trois petites photographies en noir et blanc sagement alignées représentent des travaux manuels au champ. Sur les 75 photographies présentes dans le numéro, 43 sont en noir et blanc. Mais ce noir et blanc n'est pas réservé aux clichés d'archives, il est donc un choix esthétique et, probablement, politique : affirmer la racine et l'épaisseur historiques de l'Institut. Les formats des photographies sont variables : de la pleine double page au format timbre-poste. C'est la science « en train de faire » qui est ici privilégiée et incarnée : les hommes et les femmes des poulaillers, des étables, des champs et des vignes, ainsi que les paillasses, les ordinateurs et les bureaux.

« *Le goût de la découverte. Histoires agronomiques* » est un « beau livre ». Ouvrage collectif, coédité avec l'Imprimerie Nationale, sans auteur en couverture, portant ostensiblement le logo du cinquantième anniversaire de l'Inra, il est publié avec le concours du ministère de l'Agriculture, de la Pêche et de l'Alimentation et le soutien de Carrefour-France, du Groupe Limagrain et de l'UNCAA <sup>40</sup>. Cet ouvrage grand public, diffusé en librairie, mêle regard historique, exposé des principes de recherche et des résultats scientifiques, ancrage des travaux dans les préoccupations sociales et économiques. Publié dans un contexte où la crise de la « vache folle » fait peur à toute l'Europe, où les organismes génétiquement modifiés sont rejetés au moment même où les maïs ainsi produits arrivent des États-Unis, la science est interpellée. L'heure est à la défiance du citoyen-consommateur envers la science d'une part, et d'autre part à la suspicion envers l'alimentation.

La photographie s'invite dès la couverture, espace d'un dialogue entre le titre (« Le goût de la découverte ») et ce qu'elle représente : un gros plan sur des fruits frais et juteux que l'on devine, justement, bien goûteux, et brillants de gouttelettes pour en avoir l'eau à la bouche... Ici, on s'adresse aux sens du lecteur, on l'attire par une excitation sensorielle. Nulle part sur la couverture le mot « science » ou « recherche », mais un sous-titre qui promet un récit : « Histoires agronomiques ». Du format timbre-poste à la pleine double-page, la photographie couleur est omniprésente. Paysages, animaux, végétaux, dispositifs de recherche, chercheurs et techniciens en situation, bâtiments, bactéries, cellules, etc., les photographies et leurs légendes participent à la construction d'un discours sur une science dévolue au pilotage intégral du vivant. Entre esthétisme et pragmatisme, la photographie est ici au cœur d'un processus de médiation qui vise à faire connaître et comprendre que ce qui se joue, au quotidien de la recherche à l'Inra, c'est finalement une science « humaine », incarnée, au service du citoyen-consommateur devenu, en quelques décennies, sa cible ultime.

L'ouvrage s'offre une préface de l'illustre historien Emmanuel Le Roy Ladurie, qui souligne avec une pointe de romantisme le caractère finalisé des recherches à l'Inra : « Pour nous en tenir à l'Inra, vigne, maïs ou prunier, c'est toujours un peu la même histoire. Les hommes de la terre viennent à la rencontre d'intellectuels épris de science exacte, amoureux aussi d'applications effectives du savoir, et la greffe prend. » Guy Paillotin, nouveau Président de l'Inra depuis 1992, exprime dans son avant-propos (repris en quatrième de couverture) la nouvelle vision qu'il veut transmettre à l'intérieur et à l'extérieur de l'Inra, des relations entre les sciences agronomiques et la société. « Une recherche de proximité. C'est précisément à ce citoyen-consommateur dont les attentes nourrissent les ferments de l'innovation que s'adresse ce livre. Produits alimentaires, paysages façonnés par les pratiques agricoles, qualité de l'eau, présence de la forêt, derrière ces objets familiers à tout un chacun, la recherche agronomique est présente souvent de façon discrète. L'ancrage dans le quotidien des activités scientifiques de notre Institut trouve dans cet ouvrage une illustration concrète. Ces histoires agronomiques rassemblent les témoignages de ceux qui furent les compagnons de l'aventure de l'Inra et racontent la vie au jour le jour de celles et ceux qui, dans les laboratoires, les champs, les vergers, les bergeries donnent contours aux objets les plus essentiels de notre vie : une pomme, un fromage, un pain, une rose... De quoi sont faits les rêves du chercheur ? Comment se déroulent les journées dans un laboratoire ? Quelles compétences, quels métiers y sont à l'œuvre ? En poussant la porte, le lecteur pénètre dans les couloirs de la recherche, il découvre ses méthodes et ses objectifs, se familiarise avec ses enjeux. Le goût de

<sup>36</sup> Citons notamment :

- Paillotin G., La France Agricole, INRA *mensuel* n°86, décembre 1995, Direction de l'information et de la communication, 11 pages.
- Tirel J.-C., *Il était une fois l'Inra*, Direction de l'information et de la communication, 1996, 24 pages.
- Inra, *La recherche agronomique européenne dans le monde du 21<sup>e</sup> siècle. Quelle innovation pour l'alimentation, l'agriculture et le cadre de vie ?*, Colloque de Strasbourg, 28 et 29 novembre 1996, juin 1997, Inra Éditions, 344 pages.
- 50 ans de recherche en productions animales, *Inra Productions Animales*, Hors-série 1996, 1996, 152 pages.
- *Le goût de la découverte. Histoires agronomiques*, Inra et Imprimerie Nationale, septembre 1996, 137 pages.
- 46-96, L'Inra, Témoignages, Références, INRA *mensuel* n°97, janvier-février 1997, supplément, Direction de l'information et de la communication, 163 pages.
- Cranney J., *Inra. 50 ans d'un organisme de recherche*, Inra Éditions, 1996, 526 pages.

<sup>37</sup> *Le goût de la découverte. Histoires agronomiques*, Inra, Imprimerie nationale, septembre 1996, 137 pages, 139 francs.

<sup>38</sup> 46-96 L'Inra, Témoignages, Références, supplément au n°91 d'INRA *mensuel*, janvier-février 1997, 163 pages

<sup>39</sup> Dont l'exposé intégral des motifs de la loi 1946 portant création de l'Inra.

<sup>40</sup> Union des coopératives agricoles d'agrofouritures.

la découverte, tel que le révèle ce livre, est à la fois un projet d'intelligence et d'ambition et une culture du bien-vivre qui s'enracine dans une tradition vivace. C'est aussi l'esprit qui anime l'Inra pour aborder avec confiance et résolution les défis de demain »<sup>41</sup>.

## CONCLUSION : LA PHOTOGRAPHIE À L'HEURE DE LA DIFFUSION NUMÉRIQUE

En 2006, l'Inra crée *Inra magazine*<sup>42</sup>, qui remplace *INRA mensuel* sans en reprendre l'esprit. *INRA mensuel*, est perçu comme périodique de niche par le directeur de la Communication de l'époque, Pierre Estrablet. « *INRA mensuel*, ce n'est pas un magazine de communication maintenant. C'est un magazine fait par un groupe de personnes, destiné à informer un groupe de personnes intéressées (...) » explique-t-il en 2007<sup>43</sup>. Il n'a plus sa place dans la nouvelle stratégie de communication de l'Institut, tournée bien davantage vers « l'externe », et si possible vers le « grand public ». La rupture est donc franche, le nouveau magazine étant dévolu à faire le point sur les résultats scientifiques, à souligner l'excellence de la recherche, et à « donner les éclairages qui permettent d'appréhender les défis de la recherche agronomique », selon les mots de la PDG Marion Guillou dans le 1<sup>er</sup> numéro (juin 2007). De façon concomitante, un nouveau logotype est défini en 2007, qui conserve l'architecture circulaire du précédent mais où les épis de blé stylisés cèdent la place à une figure géométrique faite de rectangles verticaux, qui symbolise plus la science que l'agriculture. Il sera légèrement modifié en 2012 : la figure géométrique précédente étant « horizontalisée », l'assemblage des rectangles ainsi formés évoquant des séquences d'ADN.

La photographie est présente quasiment sur toutes les pages d'*Inra magazine*, et illustre au plus près les travaux de l'Institut. Mais elle est elle-même entrée dans une ère résolument nouvelle, engagée quelques années auparavant par l'avènement des appareils photographiques numériques, et rapidement bouleversée par les possibilités de diffusion par voie d'internet des informations et documents. En abandonnant le média imprimé au profit d'une communication très largement dématérialisée, l'Inra fait le choix « d'une plus grande modernité », explique François Houllier, alors PDG de l'Institut, ajoutant dans le dernier numéro d'*Inra magazine*<sup>44</sup> en 2012 : « en consacrant nos forces éditoriales à un nouveau site internet, entièrement revu et conçu comme un journal en ligne, avec pour objectif le partage et le dialogue avec les internautes ». *Inra magazine* aura finalement peu vécu.

<sup>41</sup> *Le goût de la découverte. Histoires agronomiques*, Inra, Imprimerie nationale, septembre 1996, 137 pages, page 11.

<sup>42</sup> Adressé à 30 000 destinataires, personnels de l'Inra mais également politiques, professionnels agricoles, industriels, enseignants, le premier numéro d'*Inra magazine* paraît en 2007. Le 23<sup>e</sup> et dernier numéro d'*Inra magazine* paraît en décembre 2012.

<sup>43</sup> Entretien de Sophie Baltus avec Pierre Estrablet (directeur de la Mission Communication), Michel Zelveder (rédacteur en chef d'*Inra magazine*) et Catherine Donnars (rédactrice adjointe de *Inra magazine*) le 7 septembre 2007. In : Baltus S., 2007. *Le renouvellement de la communication institutionnelle de l'Inra : causes et enjeux de la refonte de son dispositif éditorial*. Mémoire de Master 2 Conseil Éditorial, Université Paris Sorbonne, 2006-2007, 98 pages, page 74 et suivantes.

<sup>44</sup> *Inra magazine*, n°23, décembre 2012.



L'ouvrage intitulé *L'histoire de l'Inra, entre science et politique*, co-écrit par Pierre Cornu, Egizio Valceschini et Odile Maeght-Bournay\*, comble la disette historiographique dans laquelle se trouvait l'Institut. Il relève le défi de donner à lire une histoire totale de l'Inra dans son siècle, fondée sur une documentation riche d'une extrême diversité : archives manuscrites ou électroniques, documents imprimés aux statuts divers, ouvrages, revues, images et photographies pour beaucoup encore jamais exploitées. Et cette dernière catégorie est largement mobilisée. Si son agrément est certain, sa présence au fil des pages est loin d'être purement illustrative mais participe bien de la construction d'un récit historique à deux voix : celle du texte courant, et celle des encadrés qui bénéficient d'une large gamme d'iconographies (photographies, couvertures d'ouvrages, cartes, graphiques...). La photographie donne ici le ton des époques, de la chair aux acteurs, un supplément d'information, voire un regard décalé, le tout concourant à une compréhension fine des développements du récit et constituant par là une expérience pionnière dans l'usage de la photographie au service de l'histoire de l'Institut.

\* Cornu P., Valceschini E., Maeght-Bournay O., *L'histoire de l'Inra, entre science et politique*, Éditions Quæ, 2018, 464 pages.

## LE PARCOURS DE MARIE-FRANÇOISE CHEVALLIER-LE-GUYADER

En mars 1987, le PDG de l'Inra Jacques Poly confie à Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader<sup>1</sup> la responsabilité de la Direction de l'information et de la communication (Dic). Elle occupera ce poste jusqu'à la fin de l'année 2000, en charge de l'action culturelle, scientifique et technique, des éditions et publications, de la documentation et des bases de données. Dans la continuité de la dynamique impulsée auparavant, elle conduira la Dic à sa pleine maturité, faisant de la communication scientifique un bras bien armé pour connaître et faire reconnaître l'Inra et ses travaux.

Née en 1951 à Paris, Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader étudie la biologie à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses. Sortie de l'ENS agrégée en sciences de la vie et de la terre, elle rejoint en 1974 l'Université Paris VI où elle cumule la préparation d'une thèse en neurosciences avec un poste d'assistante pour la préparation à l'agrégation à l'ENS. Puis deux années en Pologne la voient poursuivre ses recherches à l'Institut Nencki de Varsovie. Sa trajectoire professionnelle prend un tour différent à son retour en 1981, année où elle commence à exercer comme enseignante au Collège Sévigné et journaliste scientifique : on peut la lire dans les colonnes de revues professionnelles (telles que *Biofutur* et *Le Quotidien du médecin*) comme dans celles de journaux pour le grand public (comme *Sciences et avenir* ou *Le Monde*). Mais très vite, Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader rejoint les institutions scientifiques pour y prendre des responsabilités dans le domaine de la communication : assistante du chef de département de Biologie du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) pour l'information et la communication à partir de 1983, elle est également chargée de mission pour la communication de la Compagnie ORIS-Industrie (filiale du groupe industriel du CEA) en 1985.

À l'Inra en 1986, le départ du responsable de la Direction de l'information et de la valorisation (Div, créée en 1982), Christian Herrault, et celui de la responsable de l'action culturelle auprès de lui, Geneviève Michel, « pionnière de l'action culturelle à l'Inra qui quitte avec émotion l'Institut pour suivre son mari à l'étranger », se souvient Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader, provoque une réorganisation de la Div. Cette dernière est scindée en deux directions : une direction de la communication (Dic) et une direction des relations industrielles et de la valorisation (Driv). Sur les conseils de Guy Paillotin, qu'elle a connu au CEA et à cette époque directeur général adjoint chargé des questions scientifiques à l'Inra, Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader se présente au concours visant à pourvoir le poste de direction de la Dic. Dans le jury qui la recrute on trouve à la présidence Pierre Mauléon, directeur scientifique du secteur des productions animales, et Bertrand-Roger Lévy<sup>2</sup>.

Quittant l'Inra en l'an 2000, Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader occupe un poste équivalent à l'Inserm où elle restera trois années. Un bref retour à l'Inra (2004-2005) la voit animer le conseil scientifique du GIE Quæ en construction auprès de Camille Raichon. Elle poursuit ensuite, au sein du ministère délégué à la Recherche, comme chargée de mission auprès de la directrice de la recherche et de l'innovation, en charge de la création de la fondation pour la culture scientifique et technique (2004-2005). Nommée chef de la mission Information et culture scientifique et technique (2005-2007) de ce ministère, elle propose et mène à bien la création de l'Institut des hautes études pour la science et la technologie (IHEST), dont elle est la première directrice en 2007. Cet établissement public à caractère administratif assure une mission de formation de dirigeants, d'animation du débat public sur les enjeux du progrès lié aux sciences et aux techniques, et de diffusion de la culture scientifique et technique. Son mandat étant renouvelé trois fois, elle reste à la tête de l'IHEST jusqu'en décembre 2016.

L'ensemble de son parcours s'inscrit ainsi dans la dynamique en faveur d'une reconstruction permanente de la culture scientifique et technique. Étudiante dans les années 1970, Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader a été contemporaine de la critique radicale, dans le sillon contestataire et libertaire de Mai 1968, des pouvoirs et des rôles de la science dans la société, en réponse de quoi s'est produite une révolution de la vulgarisation scientifique : « la méthode consista à fissurer la forteresse, en la montrant sous son vrai jour, et à s'attaquer aux fausses représentations de la science, qui constituaient un obstacle psychologique à la communication entre spécialistes et profanes (...) la performance sociale, fort limitée, de la vulgarisation scientifique d'alors, pratiques unidirectionnelles des « savants » vers des « non-savants », apparaissaient sans commune mesure avec les vastes ambitions de la contestation d'alors » écrit Pierre Fayard en 1994<sup>3</sup>. La loi d'orientation et de programmation de la recherche de 1982 portée par Jean-Pierre Chevènement participe de cette volonté d'ouverture et en sanctuarise la nécessité. Ensuite, l'action d'Hubert Curien sera déterminante pour l'instauration d'un dialogue science-société et pour la démocratisation de la science, par la création notamment des centres de culture scientifique et l'instauration de la Fête de la science. Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader a vécu les grandes crises nucléaires, sanitaires et environnementales des décennies 1980 et 1990, au cours desquelles les termes du débat public sur la place et le rôle de la science, sur son rapport au politique, ont montré toute leur complexité. Son action, à l'Inra notamment, a participé de ce renouveau constant et nécessaire.

<sup>1</sup> Ce texte a été rédigé grâce à deux entretiens avec Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader (le 8 et le 14 novembre 2017).

<sup>2</sup> Voir sa courte biographie en page 12.

<sup>3</sup> Fayard P., 1994. La science tourne autour du public. Phénomène de société, projet de communication et partage du savoir. In : Schiele B. (dir.), 1994. *Quand la science se fait culture. La culture scientifique et technique dans le monde*. Actes I, Éditions Multimondes, Université du Québec à Montréal, Centre Jacques Cartier, 498 p., p. 391. Pierre Fayard, docteur en sciences de l'information et de la communication, a dirigé le Laboratoire de recherche sur la communication et l'information scientifique et technique (LABCIS) de 1993 à 2004.



Visite du ministre de la Recherche sur le stand de l'Inra au Salon international de l'agriculture, 1991.

De gauche à droite au premier plan : Pierre Douzou, président de l'Inra, Robert Ducluzeau, directeur scientifique de l'Inra, Hubert Curien, ministre de la Recherche, Hervé Bichat, directeur général de l'Inra, Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader, directrice de la communication de l'Inra.

© Inra - Jean Weber

Guy Paillotin et Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader lors de la présentation de la rose VISION au Sénat en 1996.

© Inra - Jean Weber



// Les nouveaux enjeux de compétitivité, de créativité, de citoyenneté auxquels se trouvent aujourd'hui confrontés l'ensemble de la filière agro-alimentaire et, avec elle, la recherche agronomique, sont décisifs pour l'avenir. Il est par conséquent impératif de les expliciter et de montrer comment l'Inra s'efforce d'y répondre.

Inra Dic, 1996. Regard sur l'Inra. De 1994 à 1996, 52 p., p. 35.

Sa formation initiale de haut niveau en biologie et son expérience au CEA amènent Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader à reconsidérer la place de la science dans la communication de l'Inra, alors davantage tournée vers les territoires, les technologies et les métiers. C'est ainsi qu'à son arrivée à l'Institut elle s'attache, avec Denise Grail et Jacqueline Nioré, à concevoir une nouvelle maquette pour le périodique interne INRA *mensuel*, resté simple et sobre depuis sa création. Avec la conviction, partagée au sein de la Dic, que la photographie peut parler à tous, et notamment aux plus modestes là où, parfois, le texte ou le discours passent peu ou mal, Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader et Denise Grail la mobilisent largement dans la revue à partir de 1988<sup>4</sup>, avec l'aide de Pascale Inzerillo et de toute l'équipe d'INRA *mensuel*. Désormais, la science en train de se faire, contextualisée dans son histoire et sa géographie, habitera les colonnes du périodique via la photographie, participant d'un projet original de management interne de l'Institut : donner à voir et à comprendre, à son propre personnel, le sens de son engagement quotidien, concourir à une cohérence globale ainsi qu'à une motivation collective et individuelle.

Marie-Françoise Chevallier-Le-Guyader soutiendra toutes les actions de production, de conservation et de valorisation de la photographie à l'Inra<sup>5</sup>, veillant à ce que cette dynamique créatrice reste une prérogative de la Dic et du réseau de ses correspondants en région, seule garantie de préserver un « style Inra ». Sauf exception, les serres, les étables, les paillasses, sont ainsi restées chasse gardée des photographes de l'Inra, là où des reporters extérieurs à l'Institut auraient bien fait leur miel.

<sup>4</sup> Voir dans ce tome, en page 24.

<sup>5</sup> Voir l'histoire de la photothèque en pages 38 et 40.